

Et elle se recoucha sur la causeuse.

Gandrax sortit... Pendant qu'il gagnait la plus proche station du chemin de fer, il s'arrêtait de temps à autre et portait la main à son front, croyant sentir le sol trembler sous ses pieds. Il était onze heures du soir quand il fut rendu chez lui. Il entra dans son laboratoire et se jeta sur une chaise ; puis au bout d'un instant, comme si l'immobilité lui eût été insupportable, il se releva et se mit à se promener d'un pas lent et régulier dans la longueur de la vaste pièce. Le martèlement précipité de ses tempes sonnait à ses oreilles comme un tocsin. Tous les bruits du chaos remplissaient son cerveau. Dans ce réveil brutal, dans cette chute immense et sans retour des hauteurs de son orgueil, il cherchait confusément quelque soutien auquel il pût se rattacher : il n'en trouvait pas. Sa science, ses livres, sa gloire, sa noble pauvreté même, dépouillés à jamais du charme dont l'amour de Clotilde les avait empreints, lui semblaient choses odieuses. En dehors de lui, aucune force, aucune consolation, aucune espérance, — le vide. Il eût voulu pleurer ; mais il ne restait pas dans son âme desséchée une soule des sources d'où peut jaillir une larme. Il continua de marcher ainsi d'un pas de spectre jusqu'aux premières lueurs du jour : quand l'aube blanchissant les fenêtres vint donner à son cauchemar une réalité plus irrécusable et plus poignante, quand il fallut recommencer la vie avec cette honte au front et cette blessure au cœur, il ne le put pas. — L'idée de la folie traversa son cerveau : il s'approcha brusquement d'un des rayons qui garnissaient les murs, saisit une fiole pleine d'une liqueur brune, et la vida d'un trait. — Puis il reprit sa promenade avec une gravité lugubre, son pas s'alourdissant par degrés. Tout à coup il s'arrêta, agita les bras convulsivement et tomba sur le carreau. Au bruit de sa chute, quelques gens de la maison accoururent : on le porta sur son lit, et un médecin fut mandé. Après deux heures d'un assoupissement mêlé de délire, il se réveilla et eut la force de dicter sa dépêche à Raoul.

Raoul arriva dans la soirée de ce même jour, et se fit conduire chez Gandrax en descendant de wagon. Il gravit l'escalier sans avoir trouvé à qui parler. La chambre du savant était une sorte de cellule claustrale ; une petite lampe l'éclairait faiblement.

Une vieille femme lisait dans un coin. Contre la muraille blanchie à la chaux était appliqué un lit de fer dans lequel Raoul aperçut Gandrax. Ses cheveux noirs étaient repoussés et rejetés en arrière, dégageant son front couvert d'une pâleur cendrée. Un sourire passa sur ses joues creuses et dans son œil flamboyant quand il vit entrer Raoul. Il lui tendit la main avec effort :

— Ah ! dit-il d'une voix profonde, je suis bien aise de t'avoir revu.

— Mais, grand Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ! Depuis quand es-tu malade ?

Gandrax fit un signe à la femme qui le gardait : elle sortit aussitôt. Il désigna alors du doigt à Raoul la fiole vide qui était posée près de la lampe. Raoul l'examina à la hâte : un pli douloureux contracta ses traits ; il se rapprocha du lit, et regardant fixement Gandrax :

— Clotilde ? dit-il.

— Oui, dit Gandrax.

Et après une pause :

— La première faiblesse de ma vie, ... et la dernière !

— Ah ! malheureux : Mais si tu as résisté jusqu'ici on peut espérer ... L'opium pardonne... Où est le médecin ? que dit-il ?

— Le médecin, c'est moi... Il dit que le système nerveux est détruit, et que je suis perdu... Je ne suis plus qu'une matière qui se transforme.

— Mais tu peux te tromper, s'écria Raoul avec agitation. Voyons, laisse-moi appeler quelqu'un ; qui veux-tu ?

— Personne, ... ne me trouble pas ; assieds-toi.

M. de Chalys se laissa tomber sur une chaise à côté du lit :

— Souffres-tu beaucoup, mon ami ?

— Beaucoup... J'ai fait une faute, ... la dose était trop forte ; mais j'étais fou.

Après un moment, un éclair d'ironie glissa sur la bouche amincie de Gandrax :

— Et toi, reprit-il d'une voix sourde, tu sers la messe, dit-on ?

— Mon ami, je t'en prie...

Il y eut un long silence, pendant lequel on n'entendait dans la triste chambre que la respiration sifflante du malade et les faibles battements d'une montre posée sur son chevet. L'œil de Gandrax cependant, attaché avec instance sur celui de Raoul, paraissait exprimer une sorte d'inquiétude pénible :

— Tu désires quelque chose, Louis ? dit Raoul en se penchant vers Gandrax.

— Pourquoi ne pleures-tu pas ?

— Mon ami ! je fais un rêve affreux ; je suis terrifié !

— Il ne pleure pas !... murmura Gandrax.

Après une nouvelle pause, il éleva plus fortement la voix.

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt minuit.

— Quel jour ?

— Jeudi.

— Donne-moi ta main, ... donne vite !

Raoul se leva vivement et lui prit la main :

— Louis, dit-il, n'as-tu rien à me recommander ? n'as-tu rien qui te tourmente ? Es-tu bien maître de ta pensée en ce moment terrible ?... Es-tu sûr ?... Sais-tu bien ce que tu es, ... où tu vas ?

— Où je vais ?

Un sourire effrayant retroussa les lèvres de Gandrax : il se dressa à demi sur sa couche, retira brusquement la main que tenait Raoul, et l'abaissant vers le sol par un geste d'une énergie farouche :

— Là ! dit-il.

Sa main demeura pendante contre le drap ; ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et sa tête inerte retomba sur l'oreiller. — Raoul, après une minute de contemplation silencieuse, cacha son front dans ses mains, et des larmes ruisselèrent à travers ses doigts crispés : mais Gandrax ne pouvait plus les voir.

M. de Chalys veilla seul près des restes de son ami.

— Le surlendemain, la cérémonie des funérailles eut lieu dans l'église Saint-Sulpice avec un mélange de pompe et d'austérité qui rappelait à la fois les honneurs mérités et la digne pauvreté du jeunerosavant. En entrant dans l'église, Raoul aperçut dans un des bas-côtés une femme vêtue de noir, dont l'air de jeunesse et d'élégance le frappa ; il sentit un frisson passer dans ses veines. C'était Clotilde en effet ; poussée par ce goût des émotions fortes et dramatiques qui est propre aux femmes de son espèce, ou peut-être par quelque secret sentiment de remords et de pitié, elle avait recherché ce spectacle. On l'entendit à plusieurs reprises pleurer sous son voile. Ces pleurs étaient sincères ; mais elle pleurait sur elle-même bien plus que sur la victime de son cruel amour. Sa destinée semblait se teindre à ses yeux du jour lugubre et des flammes bleutées dont l'église était remplie. Elle s'épouvantait de son avenir. Elle se rappelait aussi avec attendrissement les scènes heureuses de son enfance, les bois et les campagnes de Férias, la paix qu'elle y avait laissée. Parmi ces souvenirs, il y en eut un toutefois qui se dressa soudain devant elle et qui l'obséda avec une persistance étrange : ce fut la vision du fou Féray couché sur le pavé de la cour de Férias, et soulevant tout à coup les oripeaux ensanglantés dont elle l'avait affublé pour lui adresser de la main, comme